

Thomas Castaignède: « Le rugby français ne réalise pas le danger dans lequel il vit »

Membre du directoire du Stade Toulousain, l'ancien ouvrier des Bleus met en garde contre les dérives financières.

PROPOS REUEILLIS À TOULOUSE PAR
PHILIPPE KALLENBRUNN @Ph_Kallenbrunn

RUGBY L'ex-Petit Prince du XV de France siège désormais au directoire du Stade Toulousain, nouveau champion de France. Entretien passionnant avec l'ancien international, dont la parole est aussi rare que percutante.

LE FIGARO. - Pourquoi avoir intégré le directoire du Stade Toulousain à l'été 2017 ?

Thomas CASTAGNÈDE. - Le club n'était pas loin de la rupture, exsangue financièrement. Le consensus trouvé entre les projets portés par Didier Lacroix (*président de la SASP*) et Hervé Lecomte (*président du conseil de surveillance*), qui a souhaité ma venue, lui a permis de repartir. J'avoue avoir connu des nuits blanches en me demandant comment nous allions pouvoir nous en sortir. Il a fallu la générosité de quinze actionnaires. Nous leur avons expliqué qu'ils allaient mettre de l'argent qu'ils ne reverraient pas. Moi, je siège bénévolement au directoire, au côté de Didier et de Philippe Jougla, qui apporte sa sérénité et son expérience entrepreneuriale. Nous définissons les grandes lignes stratégiques du club.

Quelles sont-elles justement ?

Le sportif est très important, il permet au club de reluire. Les objectifs structurels et financiers le sont tout autant. Si nous sommes champions de France pendant les cinq prochaines années, il ne nous arrivera rien. Sinon, nous devons disposer de fonds propres suffisants pour ne plus connaître la situation d'il y a deux ans. Didier était la personne idoine pour pouvoir réaliser ce qui a été fait. Il est capable de parler pendant trois heures d'une page et pendant une minute d'un livre. Il a un esprit de synthèse formidable. Il est profondément passionné et impliqué, au détriment de sa vie personnelle. Il fait passer l'humain avant tout et il a un côté artiste, alors qu'il était plutôt un joueur besogneux. Avec Philippe Jougla, nous sommes plus cartésiens, inquiets et pénibles. Ugo (*Mola, l'entraîneur, NDLR*) nous en fait d'ailleurs souvent le reproche (*sourire*).

La réussite sportive de la saison porte-t-elle sa signature ?

Ugo est une pièce essentielle de notre puzzle. Je le connais depuis très longtemps. Il est extrêmement compétent. Il est aussi quelqu'un dont la complexité fait la force. Il aime le conflit pour s'en durcir. La vie nous avait éloignés mais j'ai toujours eu pour lui un profond respect.

Nous bénéficions aussi du travail de sappe effectué par Philippe Rougé-Thomas, qui a ouvert la filière calédonienne, puis celui de Fabien Pelous, qui a amené des joueurs. En fait, nous avons décidé de revenir à la source du succès du club, c'est-à-dire la transmission par les générations passées. C'était le moment pour nous de rendre au rugby ce que le rugby nous a donné. Et donc de nous engager. Le retour de Jérôme Cazalbou (*ex-demi de mêlée, NDLR*), qui lie parfaitement la gestion globale du club et le sportif, a été déterminant. Il fait partie de ces gens sains, désintéressés, en qui on peut avoir confiance. Je vais même plus loin : si Didier est encore là dans vingt ans, ce sera un échec. Si je suis encore là dans trois ou quatre ans, ce sera un échec. Aux Thierry Dusautoir, Yannick Jauzion ou Fabien Pelous de prendre la relève. Parce qu'au Stade Toulousain, l'institution est plus forte que les hommes.

« Nous sommes champions de France, nous suscitons un engouement incroyable, nous bénéficions d'un partenariat solide, mais nous arrivons tout juste à l'équilibre »

Le conflit avec Fiducial, partenaire et premier actionnaire privé du club, est-il réglé ?

Fiducial est un partenaire historique. Ses investissements ont permis de sauver notre équilibre financier. Nous essayons de recréer un lien de confiance mais nous n'y arrivons pas. C'est ennuyeux en termes de gouvernance et de lisibilité vis-à-vis de nos autres partenaires. Aujourd'hui, nous avons envie de nous mettre autour d'une table avec les personnes décisionnaires de Fiducial. Nous avons montré que nous étions capables de faire des choses mais nous pourrions faire encore mieux grâce à eux.

Le bouclier de Brennus

ne suffit-il pas à vous rassurer ?

Le rugby français ne réalise pas le danger dans lequel il vit. Nous sommes champions de France, nous suscitons un engouement incroyable, nous bénéficions d'un partenariat solide, mais nous arrivons tout juste à l'équilibre. Ce n'est pas satisfaisant. Comment ferons-nous le jour où nous ne serons pas dans les six qualifiés ? Tant mieux pour les joueurs qui tou-



« En investissant dans le rugby, certains entrepreneurs ont déstabilisé le marché », relève Thomas Castaignède. NICOLAS LUTTIAU/PRESSE SPORTS

chent des belles rémunérations, mais nous vivons dans des déséquilibres financiers récurrents. En investissant dans le rugby, certains entrepreneurs ont déstabilisé le marché. Ils travaillent avec des normes totalement différentes de celles avec lesquelles nous gérons le Stade Toulousain, c'est-à-dire en bon père de famille.

Que faudrait-il changer ?

Dans le football ou le basket, les droits télévisés et les transactions de joueurs ont permis des rémunérations plus importantes. Ils restent éphémères dans le rugby. Les droits télé ne représentent en-

viron que 10 % de notre budget. Les salaires, eux, pèsent pratiquement 75 %. Pour moi, Jean-Michel Aulas est l'exemple à suivre. Il a obtenu des titres, il a construit un stade et a travaillé sur le foot féminin. Il est en avance sur tout. À Toulouse, il y a Olivier Sadran. Le TFC ne fait peut-être pas soulever les foules mais il n'y aura jamais de trous dans ses comptes. Dans le rugby, l'exemple, en termes d'organisation sportive, ce sont les Saracens. Pour ce qui est du lien avec les écoles et la formation des éducateurs, le Leinster. Dans l'organisation structurelle, c'est le LOU. Je pense que Lyon sera

Bio EXPRESS

1975

Naissance à Mont-de-Marsan.

1994

Premier match pour le Stade Toulousain. Champion de France en 1994, 1995, 1996 et 1997. Il s'engage alors avec le Castres Olympique.

1995-2007

54 sélections en équipe de France. Grand chelem en 1997 et 1998.

2000-2007

Joue pour les Saracens de Londres.

l'équipe française la plus redoutable des dix prochaines années. Elle développe un modèle durable de revenus récurrents. À Toulouse, nous avons pour l'instant un alignement de planètes qui nous permet d'envisager un avenir brillant. Il ne faudra pas le gâcher.

Plaideriez-vous pour que le rugby s'ouvre aux transferts de joueurs ?

Oui. Un joueur sous contrat peut, à un moment donné, ne pas se sentir bien, être en concurrence, avoir la volonté de partir ailleurs. Des joueurs peuvent aussi être demandés. À condition de la réglementer, la transaction pourrait être un modèle idéal pour des clubs formateurs comme le nôtre. Pour pouvoir garder certains de nos nombreux talents, nous pourrions accepter de nous séparer d'autres. Être bon dans l'entreprise, c'est de savoir acheter mais c'est aussi de savoir vendre.

Vous évoquiez les Saracens, où vous avez joué. Ils sont champions d'Europe.

Le Stade Toulousain est-il loin d'eux ?

La finale du championnat d'Angleterre Saracens-Exeter et nos matchs contre le Leinster montrent qu'il nous reste du boulot. J'ai vécu la constitution de ce club à Londres, le développement de son identité, le lien fort entre les joueurs. Une anecdote pour illustrer ce qu'il est devenu. Nous avons voulu recruter l'un de leurs joueurs. Je l'ai appelé, sans lui faire aucune proposition financière. Il m'a dit : « Thomas, c'est gentil, mais moi, mon club, c'est les Saracens. » Il n'a même pas cherché à négocier ! Cela dit, nous commençons aussi à surfer sur ce sentiment d'appartenance au Stade Toulousain. Nous l'avons vécu cette saison lors des renégociations de contrat avec Romain (Ntamack, NDLR), Kolbe ou Guitoune. Ces joueurs veulent s'inscrire dans l'histoire du club. ■